



HAL
open science

”Paul Lacroix : quel(s) bibliophile(s) derrière le masque?” dans Littératures, n°75 : Paul Lacroix, ”l’homme-livre du XIXe siècle”?

Marine Le Bail

► **To cite this version:**

Marine Le Bail. ”Paul Lacroix : quel(s) bibliophile(s) derrière le masque?” dans Littératures, n°75 : Paul Lacroix, ”l’homme-livre du XIXe siècle”?. Littératures, 2016, pp.P. 19-31. 10.4000/litteratures.647 . halshs-02171489

HAL Id: halshs-02171489

<https://shs.hal.science/halshs-02171489>

Submitted on 19 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paul Lacroix : quel(s) bibliophile(s) derrière le masque ?

Marine Le Bail



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/647>

DOI : 10.4000/litteratures.647

ISSN : 2273-0311

Éditeur

Presses universitaires du Midi

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 19-31

ISBN : 978-2-8107-0475-0

ISSN : 0563-9751

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



Référence électronique

Marine Le Bail, « Paul Lacroix : quel(s) bibliophile(s) derrière le masque ? », *Littératures* [En ligne], 75 | 2016, mis en ligne le 30 juillet 2018, consulté le 16 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/litteratures/647> ; DOI : 10.4000/litteratures.647



Littératures est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Paul Lacroix : quel(s) bibliophile(s) derrière le masque ?

Marine LE BAIL

Lorsque l'essayiste Charles Monselet évoque en 1887 la figure récemment disparue de Paul Lacroix, c'est pour la placer d'emblée sous le signe de la théâtralité :

[Paul Lacroix] avait vingt-cinq ans à peine, la taille haute, les traits agréables. Il inventa de se vieillir à plaisir, – un *rôle* que personne ne s'était encore attribué jusqu'alors ; – il se rida, se voûta, se donna les allures cassées d'un centenaire. Il s'appelait Paul Lacroix et, comme tel, était fort prisé des dames ; il prit le nom du bibliophile Jacob et, dès lors, sa clientèle de lecteurs ne se recruta plus que parmi les savants à perruque¹.

Le critique nous incite ici à prendre toute la mesure du rôle endossé par le tout jeune Paul Lacroix qui, délaissant à la fin des années 1820 son patronyme réel au profit du nom de scène de *bibliophile Jacob*, devient tout à la fois le metteur en scène et l'acteur principal d'une brillante supercherie publicitaire. Le détour par l'univers du théâtre et de l'illusion semble donc un passage obligé lorsqu'il s'agit de cerner les contours problématiques de cette construction auctoriale. Aude Déruelle convoque d'ailleurs les notions de « masque » et de « personnage » pour décrire

1. Charles Monselet, « Les coups de pistolet », in *Supplément littéraire du Figaro*, n° 34, 20 août 1887, p. 2. Je souligne.

le brouillage identitaire auquel se livre Paul Lacroix². Or, l'infaillibilité historique et l'érudition bibliographique constitutives de l'identité du bibliophile Jacob font rapidement l'objet d'une forme de transfert rétroactif au point de venir caractériser, dans l'esprit de nombreux lecteurs, Paul Lacroix lui-même. Certains contemporains ne se sont d'ailleurs pas privés de dénoncer cette confusion et de pointer, non sans ironie, les limites de l'identification de l'auteur des *Soirées de Walter Scott* avec un bibliophile dont il ne partagerait en réalité ni l'érudition hyperbolique, ni le goût des livres rares.

La question qui se pose est alors la suivante : à quel point la séduction opérée par cette « supercherie littéraire³ » biaise-t-elle notre appréhension des pratiques bibliophiliques de Paul Lacroix lui-même ? Masque ou miroir, nous verrons dans quelle mesure le bibliophile Jacob en est venu, insensiblement, à se substituer à son modèle premier, au risque de l'éclipser.

LE BIBLIOPHILE EN REPRÉSENTATION, POUR UNE MISE EN SCÈNE DU GOÛT DES LIVRES

Un personnage récurrent

C'est dans la notice introductive des *Soirées de Walter Scott à Paris*, publiées chez Eugène Renduel en 1829, que le personnage du bibliophile Jacob fait une entrée remarquable et remarquée sur la scène littéraire. Comme tout personnage appelé à jouer un rôle récurrent, il s'entoure dès ce texte inaugural d'un certain nombre d'accessoires aussi bien textuels que paratextuels, destinés à jouer auprès du public une double fonction de reconnaissance et de typification. La fonction de reconnaissance est assurée au fil des publications grâce à l'inscription, dès la page de titre, de signatures qui mêlent, en un curieux montage, les patronymes de l'auteur réel et de l'auteur fictif : P.L. Jacob, Paul L. Jacob, P.L. Jacob, bibliophile, etc. Cette superposition de l'onymat et du pseudonymat, pour reprendre les catégories employées par Gérard Genette, suggère que « le nom n'est plus [...] une simple déclinaison d'identité », mais bien le moyen « de mettre au service du livre une identité, ou plutôt une "personnalité"⁴ ».

-
2. Aude Déruelle, « Le roman historique selon le bibliophile Jacob », in *Œuvres et critiques*, n° xxxix (Le Roman historique français), août 2014, p. 32.
 3. Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Jean-François Jeandillou, *Supercherries littéraires : la vie et l'œuvre des auteurs supposés*, Genève, Droz, 2001.
 4. Gérard Genette, *Seuils*, Paris, éd. du Seuil, coll. « Points essais », 2002, p. 43.

Le pastiche de titre honorifique qui complète, de façon parodique, la caractérisation du bibliophile, qualifié de « membre de toutes les académies », couplé à la devise du libraire humaniste Étienne Dolet (*livres nouveaulx, livres vielz et antiqués*), joue un rôle similaire. L'espace de la page de titre, du fait de sa position liminaire, contribue ainsi activement à l'élaboration d'un certain horizon d'attente et assume une fonction programmatique.

Suite au lever de rideau que constitue cette page de titre dont on ne peut que souligner la remarquable permanence éditoriale, on assiste souvent à un prologue, préface ou introduction, permettant de doter le bibliophile Jacob d'une certaine épaisseur biographique : d'œuvre en œuvre et, si l'on peut dire, de représentation en représentation, le lecteur ainsi fidélisé se trouve en mesure de compléter peu à peu le tableau esquissé en 1829 avec la notice des *Soirées*. L'introduction de la *Suite de la convalescence du vieux conteur*, publiée en 1837, poursuit ainsi tout naturellement celle de la *Convalescence du vieux conteur*, parue trois ans plus tôt, et file la fiction du bibliophile :

Ma santé, Dieu merci ! a continué d'être bonne et solide depuis cette bienheureuse convalescence qui se prolongea durant tout un automne, dans une maison hospitalière du Berry, au milieu de l'aimable famille que j'avais adoptée pour faire à ma vieillesse une couronne de petits enfants⁵.

Enfin, ces textes liminaires sont également l'occasion de camper le bibliophile Jacob *in situ*, grâce à l'élaboration d'un décor topique immuable qui se caractérise principalement par la saturation d'un espace confiné – bibliothèque, chambre ou cabinet – par des livres, manuscrits et documents de toutes sortes. Si ce motif se trouve décliné sous diverses formes, depuis le « sanctuaire tapissé de livres, encombré de papiers et blanchi de poussière⁶ » qui abrite la scène inaugurale du *Grand fauteuil* jusqu'à la « salle Vieille » qui abrite les archives de la maison de Paulmy dans les *Contes à mes petits-enfants*⁷, il repose cependant sur un même invariant, à savoir la relation d'interdépendance qui unit le bibliophile Jacob à son environnement livresque. Le costume est à l'avenant et permet, tout en conférant au personnage une allure inénarrable et même cocasse, de façonner l'image d'un savant inadapté à la vie en société : c'est en effet revêtu d'une réjouissante « robe de chambre à ramages » en

5. Paul Lacroix, *Suite de la convalescence du vieux conteur*, Paris, Desforges, 1837, p. 5-6.

6. Paul Lacroix, « À mon ami Alphonse Buchère », *Mon grand fauteuil*, Paris, E. Renduel, 1836, p. 6.

7. Paul Lacroix, *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants sur l'histoire de France*, Paris, Firmin-Didot, 1875, p. 11.

soie⁸, et la tête recouverte d'un bonnet en coton blanc, que le bibliophile affirme passer l'essentiel de son temps.

Une identité bibliophilique : pour quelle réception ?

Le choix onomastique de *bibliophile Jacob* fait d'emblée du rapport aux livres un élément constitutif de l'identité du personnage. Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on doit entendre par là. Le terme de *bibliophile*, quasi-synonyme dans le cas qui nous occupe d'érudit, désigne avant tout un savant rompu à la consultation de textes anciens. C'est en tout cas le sens que retient Henri Béraldi lorsqu'il évoque, avec la féroce ironie qui le caractérise, l'*aura* de savoir quasi-sacrée qui, dans l'imaginaire collectif, a fini par s'attacher au nom du bibliophile Jacob :

Un bibliophile devint une espèce d'être érudit, sacerdotal et vénérable. On put signer « bibliophile Jacob », et attirer pour ainsi dire le respect. Tandis que signer « le collectionneur de tableaux Jacob » eût été misérable, et « l'iconophile Jacob », grotesque⁹.

Rien là de très surprenant, puisque c'est bien cette image d'érudit versé dans les sciences historique, philologique et bibliographique, qui soutient la promotion éditoriale du bibliophile Jacob, et ce dès la notice liminaire des *Soirées de Walter Scott* :

[...] mon esprit s'est rencontré apte à une étude qui fut longtemps abandonnée aux Bénédictins, je veux parler de la langue du moyen-âge, dont je fais mes délices. Je m'y suis acclimaté au point que souvent je croirais volontiers être né avec elle. Est-ce caprice ? Je ne le pense pas, car avant de se plaire à cette langue morte et comme enfouie dans de gothiques manuscrits, il faut apprendre à lire une écriture qui ne ressemble pas mal à des caractères sanskrits¹⁰.

Entré en bibliographie et en histoire médiévale comme on entrerait en religion, le bibliophile Jacob se distingue toutefois des figures traditionnelles de savants par le caractère hyperbolique de ses capacités de travail, dont la peinture complaisante frôle bien souvent la caricature. Or, cette fréquentation compulsive d'archives présentées comme authentiques se trouve précisément invoquée dans le cadre des œuvres fictionnelles de Paul Lacroix comme un gage de légitimité et de scientificité. Jouant sur la confusion personne/personnage, l'auteur des *Soirées de Walter Scott* fait par contrecoup bénéficier ses romans historiques de l'*aura* érudite

8. *Ibid.*, p. 7.

9. Henri Béraldi, *La Reliure au XIX^e siècle*, t. 2, Paris, L. Conquet, 1895, p. 11.

10. Paul Lacroix, « Notice sur M. P. L. Jacob, bibliophile, écrite par lui-même », *Soirées de Walter Scott à Paris*, Paris, E. Renduel, 1829, p. 8-9.

véhiculée par son infaillible *alter ego*. Le procédé est particulièrement patent dans les préfaces, qui, ainsi que nous le rappelle Nathalie Piégay-Gros, constituent des espaces privilégiés de déploiement du dispositif savant, et particulièrement dans le cadre du roman historique pour lequel « l'érudition est une caution particulièrement utile¹¹ ». La matérialité des sources se trouve ainsi volontiers retranscrite et même exhibée dans le discours préfaciel :

Les manuscrits nombreux que j'ai consultés sont du quinzième et du commencement du seizième ; l'importance des miniatures dans plusieurs, exécutées avec un soin particulier, répond au sens de ce distique latin qui sert d'épigraphe à cette série de figures ingénieusement coloriées¹².

Toutefois, si c'est essentiellement autour du culte du document ancien et authentique que le bibliophile Jacob élabore son image d'érudit aussi infatigable qu'infaillible, on peut légitimement se demander ce qu'il en est de Paul Lacroix lui-même. Les visiteurs qui viennent le consulter dans son cabinet de l' Arsenal s'accordent en tout cas pour évoquer un espace saturé de livres, de brochures en tous genres, de plaquettes et de manuscrits, fruits de multiples et fructueuses emplettes chez les bouquinistes.

PETITE ENQUÊTE SUR LES PRATIQUES BIBLIOPHIQUES DE PAUL LACROIX

Une bibliophilie rétrospective tournée vers l'histoire

Si le conservateur de l' Arsenal fit dessiner par Marius Perret, à la fin de sa vie, un *ex-libris* d'inspiration dix-huitiémiste, il s'agit d'une réalisation tardive, puisqu'elle précède de quelques années à peine la mort de Paul Lacroix, qui n'a vraisemblablement pas eu le temps de l'apposer sur l'ensemble des articles de sa bibliothèque. Il nous reste donc à nous tourner vers les sources secondaires que constituent les trois catalogues de vente respectivement publiés en 1839, 1856 et 1885. Or ce qui frappe d'emblée, dès la préface du catalogue de 1839, c'est le souci de mettre à distance un système de valorisation spécifiquement bibliophilique privilégiant des critères tels que la rareté, la perfection de la condition, le prestige de la provenance ou la beauté de la reliure, pour ne retenir que la valeur informative des ouvrages choisis :

11. *Ibid.*, p. 114-115.

12. Paul Lacroix, « Au voyageur Taylor », *La Danse macabre*, Paris, E. Renduel, 1832, p. xxi-xxij.

Je n'avais guère à m'occuper que de la valeur intrinsèque des livres, qui sont presque tous suffisans [sic] pour l'usage que j'en ai fait dans mes études : voilà pourquoi j'accorde plus d'attention à un bon ouvrage dans un mauvais état, qu'à un ouvrage médiocre et moins utile, que recommandent en vain ses mérites exceptionnels de condition et de reliure¹³.

Paul Lacroix plaisante d'ailleurs volontiers sur l'indigence de sa collection en affirmant n'avoir « peut-être pas une reliure honnête parmi tant de livres brochés ou mal vêtus composant une bibliothèque de travail¹⁴ ».

On retrouve les mêmes précautions oratoires sous la plume de Claudin, qui reconnaît dans la notice liminaire du catalogue de 1885 que si Paul Lacroix laisse une abondante collection, elle est « composée plutôt de livres de travail que de raretés bibliographiques¹⁵ ». L'examen attentif de ses quelque 2 377 articles conforte d'ailleurs ce diagnostic, puisque la majeure partie des exemplaires décrits sont des monographies et des ouvrages spécialisés rarement antérieurs au XIX^e siècle, simplement brochés ou protégés par un cartonnage de toile, et plus rarement pourvus d'une demi-reliure. Quelques sections font exception, à l'instar de la partie « Romans et fictions en prose », dans laquelle on relève un certain nombre d'éditions originales de récits libertins ou galants remontant aux XVII^e et XVIII^e siècles. On peut ainsi signaler ce bel exemplaire du *Roman comique de Scarron* qui donne l'occasion à Claudin d'insérer l'une des rares notes élogieuses du volume :

361. – Le Romant (sic) Comique (par Scarron). Paris, G. de Luyne, 1655-57, 2 vol. in-8, frontisp. gravé, mar. citr., fil., tr. dor. (Hardy-Mesnil).

ÉDITION ORIGINALE, très rare. – Bel exemplaire¹⁶.

Un sort particulier doit également être réservé aux exemplaires d'auteur, souvent sur grand papier ou papier spécial, comme c'est le cas pour une édition du *Médecin de l'Opéra* en grand papier vélin, ainsi qu'aux nombreux exemplaires d'envoi, parfois en tirage de tête.

Si, toutefois, les collections successivement formées par Paul Lacroix peuvent s'avérer quelque peu décevantes du point de vue de la seule

13. Paul Lacroix, préface au *Catalogue des livres et des manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire de France, composant la bibliothèque du bibliophile Jacob [...]*, Paris, J. Techener, 1839, p. iv.

14. Paul Lacroix, « Les catalogues de livres et les bibliophiles contemporains », *Catalogue de livres anciens et modernes, rares et curieux de la librairie Auguste Fontaine*, Paris, A. Fontaine, 1877, p. iv.

15. A. Claudin, notice liminaire au *Catalogue des livres composant la bibliothèque du Bibliophile Jacob [...]*, t. 1, Paris, A. Claudin, 1885, p. v.

16. *Ibid.*, p. 38.

condition matérielle, elles ne relèvent pas moins d'un modèle bibliophilique bien spécifique, qui émerge dans le courant des années 1830 et dont les champions ne sont autres que Nodier, Pixérécourt, ou Motteley : il s'agit de la bibliophilie dite rétrospective, qui trouve à s'alimenter grâce à la dispersion des grandes collections aristocratiques et ecclésiastiques après la Révolution. Certes, on a vu que les éditions anciennes n'occupaient dans les catalogues de Paul Lacroix qu'une portion congrue, sans toutefois en être totalement absentes ; en revanche, son intérêt pour les autographes, dont il fait collection, et surtout pour les manuscrits médiévaux, dont son catalogue de 1839 nous offre quelques beaux exemples¹⁷, s'inscrit pleinement dans ce mouvement qui lie indissolublement pratique bibliophilique et culte du passé. De ce point de vue, Paul Lacroix s'intègre sans conteste dans cette « communauté "bibliophile"¹⁸ » essentiellement littéraire décrite par Nicolas Malais et qui, soudée autour du *Bulletin du bibliophile* lancé à l'instigation de Nodier et Techener en 1834, cultive une commune fascination pour les temps révolus.

Du collectionneur au collectionné, bibliophilie et panthéonisation personnelle

Il existe toutefois une autre partie moins connue de la bibliothèque de Paul Lacroix, qui, loin d'être investie d'une fonction usuelle immédiate, traduit au contraire une ambition testimoniale très nette, puisque le sujet de cette collection n'est autre que... lui-même. Magali Charreire rappelle en effet qu'à la fin de sa vie, le conservateur de l' Arsenal, malade et affaibli, se montre soucieux de « rassembler sa production imprimée, les ouvrages relatifs à l'histoire et ses archives les plus intimes finalement, afin de reconstituer un testament livresque déposé en sécurité¹⁹ ». C'est à la bibliothèque de Montpellier, ville qu'il associe à la fois à ses ancêtres et au prestigieux héritage de Rabelais, que Paul Lacroix décide à partir de 1879 de faire don de l'essentiel de ses œuvres imprimées. Éditions romanesques originales, mais aussi rééditions, traductions, publications

17. Voir par exemple l'article n°897 : Ms. Chartes originales (83), concernant l'histoire du règne de Charles VI (1382-1421), la plup. avec sceaux. En 1 vol. in-fol., dos de mar. Un grand nombre de ces pièces sont importantes pour l'histoire des Troubles de Paris, et de la querelle des Armagnacs et des Bourguignons. *Catalogue des livres et des manuscrits, la plupart relatifs à l'histoire de France...*, op. cit., p. 159.

18. Nicolas Malais, *Création littéraire et bibliophilie : de la mise en scène du bibliophile à la mise en livre d'une poétique (1830-1920)*, Claude Leroy dir., thèse soutenue le 8 novembre 2011 à l'université Paris x, p. 36.

19. Magali Charreire, *L'Histoire en médailles romantique : Paul Lacroix, le bibliophile Jacob (1806-1884)*, Christian Amalvi dir., thèse soutenue le 6 décembre 2013 à l'université de Montpellier III-Paul Valéry, p. 18-19.

scientifiques, keepsakes, recueils collectifs, c'est bel et bien l'œuvre de toute une vie que Paul Lacroix espère quintessencier et sublimer sous la forme d'une collection dont il contrôle de bout en bout le contenu, mais également l'agencement et la structure. Il a d'ailleurs conçu et fait réaliser à cet effet une étiquette qui tient à la fois de l'*ex-dono* et de la grille de classement ; chacune de ces étiquettes rectangulaires, vouées à être collées sur le plat intérieur, comporte en effet la mention suivante : « collection de tous les ouvrages imprimés par le bibliophile Jacob, formée par les soins de l'auteur et donnée à la bibliothèque publique de la ville de Montpellier ». Suivent la date de l'envoi, et, sous une forme manuscrite, le numéro et le nom de la section correspondante. La devise d'Étienne Dolet, présente encore une fois, vient assurer une forme de continuité organique entre la personne de Paul Lacroix, ses œuvres et sa bibliothèque.

On relève une autre différence de taille entre la collection conservée à Montpellier et la bibliothèque usuelle dispersée aux enchères en 1885, différence qui réside dans une attention inédite portée à la condition matérielle des ouvrages assemblés. Tous les procédés aptes à générer de la valeur ajoutée dans le système éditorial dix-neuviémiste – grand papier, papier de couleur, tirages de tête – sont ainsi employés. Paul Lacroix ne se prive d'ailleurs pas de pavoiser quelque peu en insistant sur l'aspect soigné des éditions qu'il réserve à ses correspondants montpelliérains : « vous avez sans doute remarqué que la plupart des ouvrages que je vous ai fait parvenir sont des tirages d'amateur, sur papier de choix, quelques-uns couverts de belles reliures²⁰ », écrit-il ainsi le 23 décembre 1879. Les quelque 700 notices détaillées qu'on trouve dans le catalogue définitif établi par Paulin Blanc, classées dans 23 sections inégalement réparties, soulignent en effet volontiers la valeur bibliophilique des exemplaires décrits :

C3 / L.1492, *Histoire du seizième siècle en France d'après les originaux manuscrits ou imprimés*, Paris, Mame, 1834, 4 vol. in-8°, pap. Jonquille, br. Seul exemplaire sur ce papier²¹.

Enfin, et bien qu'il ne s'agisse pas là d'exemplaires envoyés à Montpellier pour y être conservés, j'inclurais volontiers dans cette démarche de « patrimonialisation et de muséification personnelles²² » un certain nombre de manuscrits autographes avec envois conservés à l'Arsenal,

20. Paul Lacroix, lettre à M. Gaudin, 23 décembre 1879. Médiathèque Émile Zola, fonds Paul Lacroix, liasse XVII, f. 5.

21. Paulin Blanc, *Catalogue manuscrit de la bibliothèque de Paul Lacroix*, s.d. [1884], conservé à la médiathèque Émile Zola de Montpellier, n.p.

22. Magali Charreire, *L'Histoire en médailles romantiques...*, *op. cit.*, p. 25.

parfois reliés par les plus grands²³, et fièrement qualifiés par Lacroix dans une lettre au bibliothécaire Gaudin de « véritables bijoux de calligraphie microscopique²⁴ ». Si donc Paul Lacroix se défend d'accorder une importance trop soutenue à des questions de condition matérielle, il n'en est pas moins capable d'intégrer des considérations spécifiquement bibliophiliques à la constitution de ce qui n'est ni plus ni moins qu'un mausolée livresque personnel. C'est peut-être d'ailleurs, en définitive, ce rapport fusionnel aux livres, ce rêve d'identification avec le papier imprimé, ainsi que les angoisses qui en découlent, qui définissent en profondeur sa pratique bibliophilique.

DE PAUL LACROIX AU BIBLIOPHILE JACOB, UN *ETHOS* BIBLIOPHILIQUE

Le bibliophile face à l'angoisse de la dispersion

Il semble en effet que Paul Lacroix ait connu tout au long de son existence d'écrivain, de conservateur et de bibliophile, une hantise récurrente et une angoisse profonde liées à la question de la préservation des bibliothèques, aussi bien publiques que privées. Habitué à mettre son expertise au service de nombreux catalogues de ventes, Paul Lacroix éprouve manifestement une répulsion mâtinée de fascination pour le moment suprême de la vente aux enchères, qu'il compare explicitement à une mise à mort. Les quelques pages de préface qui introduisent en 1877 l'opuscule consacré à la *Bibliothèque de Jules Janin* prennent ainsi des allures de *Requiem pour une bibliothèque* et confondent dans une même lamentation le deuil de la collection et celui de l'ami proche :

Je puis dire, de la bibliothèque condamnée à *périr*, que je l'ai vue naître [...]. C'est donc à moi qu'il appartiendrait, mieux qu'à personne, de prononcer *l'oraison funèbre* de cette bibliothèque, qui, de même que celles de Soleinne et de Motteley, ces admirables collections qu'on voulait éternelles, ne sera bientôt plus qu'un souvenir²⁵.

L'isotopie de la mort, qui parcourt tout ce passage, suggère un rapprochement de l'ordre de la fusion entre le défunt et sa bibliothèque, comme

-
23. Je pense en particulier au manuscrit correspondant à la cote ms-9629 : *Les Francs-taupins, histoire du temps de Charles VII* ; la reliure en plein maroquin vert, signée Cuzin, comporte une doublure intérieure en maroquin rouge ornée d'entrelacs dorés de toute beauté.
 24. Fragment copié d'une lettre adressée par Paul Lacroix au bibliothécaire Gaudin le 5 décembre 1881. Arsenal, fonds Paul et Jules Lacroix, ms-9665 (1), f. 2.
 25. Paul Lacroix, *La Bibliothèque de Jules Janin*, Paris, D. Jouaust, coll. « La librairie des bibliophiles », 1877, p. 2-3. Je souligne.

si la pérennité de cette collection pouvait seule assurer la survie du grand critique disparu. Et Paul Lacroix de déplorer l'incurie de la veuve, ou plutôt son incapacité d'assurer, ainsi que les dispositions testamentaires de son mari le stipulaient pourtant, la conservation de la collection dans son intégralité. Le conservateur de l' Arsenal prêche donc autant que possible pour la préservation des collections comparables, et tente par tous les moyens de les soustraire à des ventes synonymes à ses yeux d'équarrissages. Magali Charreire rappelle d'ailleurs opportunément la bataille menée par Paul Lacroix en 1864 pour que les papiers de son ami Lamothe-Langon reviennent à la Société des Gens de Lettres, au lieu, comme ce fut finalement le cas, d'être accaparés par la famille du défunt ; cet épisode aurait selon elle définitivement ancré chez notre bibliophile une certaine « crainte de dilapidation posthume²⁶ ».

La dispersion de ces bibliothèques qu'il a eu l'occasion de contempler et d'admirer génère manifestement chez notre prolifique bibliographe une angoisse proprement existentielle, que la perte qui en découle en termes de savoir n'explique pas entièrement : c'est en réalité encore et toujours de survie qu'il s'agit, survie dans et par les livres, seuls garants aux yeux de Lacroix d'une continuité effective entre les âges passés et les générations à venir.

De la biographie à la fiction, l'éternel champion des livres

Pour le meilleur et pour le pire, le destin de Paul Lacroix est donc inextricablement lié à la question de la conservation des livres ; c'est pourquoi la spécificité de sa bibliophilie réside moins, selon moi, dans ses pratiques de collection, que dans l'adoption d'un certain *ethos* protecteur. Et c'est en premier lieu, bien évidemment, dans le cadre de ses fonctions de bibliothécaire et de conservateur que son zèle trouve à s'exprimer. Le souci de préserver les collections précieuses des bibliothèques publiques le conduit ainsi à préconiser une restriction drastique de leur accès. J'en veux pour preuve cette lettre vraisemblablement adressée au ministre Villemain ou Salvandy dans les années 1840 :

Il en est ainsi des anciens livres ; il faut les ménager, il faut s'en servir, mais avec soin, avec respect, car les uns sont uniques, les autres sont introuvables, tous précieux à différents titres. Voilà pourquoi une grande

26. Voir Magali Charreire, *L'Histoire en médailles romantiques...*, *op. cit.*, p. 19. L'auteur révèle que Paul Lacroix dénonça un « complot de famille » dans une lettre virulente adressée à la Société des Gens de Lettres, et laissa d'autant plus libre cours à son indignation que les dernières volontés du défunt indiquaient clairement le souhait que ses papiers fussent conservés.

bibliothèque publique ne doit pas être livrée à l’envahissement des oisifs et des indignes²⁷ [...].

Son hostilité à l’encontre des directives allant dans le sens d’un accès élargi aux bibliothèques ne s’amenuise nullement avec son arrivée en fonction, bien au contraire. Il déplore ainsi dans un rapport en date de 1863 que « d’admirables volumes, qui mériteraient d’être conservés sous verre ou dans des étuis, à l’abri de la poussière et des accidents, se trouvent journellement froissés et malmenés dans un fâcheux système d’égalité qui semble impliquer la mort des beaux livres²⁸ ». Or, c’est précisément en tant que bibliophile, insiste Paul Lacroix, qu’il part en croisade contre les pouvoirs publics. Il n’est donc pas étonnant que l’épisode du siège de Paris et de la Commune suscite chez lui une inquiétude irrépressible, tant le sort de sa chère bibliothèque de l’Arsenal le préoccupe, et ce bien qu’il se soit efforcé, en faisant murer les collections les plus précieuses dans les caveaux de l’édifice, de parer au plus urgent.

Comme s’il ne lui était pas suffisant, par ailleurs, d’exercer son action protectrice dans le cadre de ses fonctions bien réelles de conservateur, Paul Lacroix investit également le champ fictionnel sous les traits à peine déguisés du bibliophile Jacob, pour apparaître une fois encore comme l’homme providentiel des livres en péril. L’exemple le plus parlant de ce procédé d’« autofabulation²⁹ » théorisé par Philippe Gasparini se trouve peut-être dans le récit intitulé « L’archevêché et le choléra », qui ouvre le premier volume des *Médianoches* publiés en 1835. Le narrateur y raconte comment, inquiet des conséquences d’une émeute parisienne sur la bibliothèque de l’archevêché³⁰, il s’empresse de se rendre sur place pour découvrir, horrifié, un véritable « charnier de livres³¹ ». Son abatement cède cependant bientôt le pas à son désir de « recréer [le] corps de [la] bibliothèque invalide³² » :

27. Paul Lacroix, brouillon de lettre à un destinataire inconnu [Villemain ou Salvandy], s.d. [circa 1845]. Arsenal, ms-13427 (22), f. 7-8.

28. Paul Lacroix, « Exposé des travaux bibliographiques que M. Paul Lacroix, conservateur de la bibliothèque de l’Arsenal, a faits dans cette bibliothèque, depuis le 15 décembre jusqu’à ce jour ». Arsenal, ms-14692, f. 7.

29. Philippe Gasparini voit dans l’autofabulation, sous-catégorie de l’autofiction, une « projection de l’auteur dans des situations imaginaires. » Voir Philippe Gasparini, *Autofiction : une aventure du langage*, Paris, éd. du Seuil, coll. « Poétique », 2008, p. 297.

30. Paul Lacroix confond en fait dans cette longue nouvelle deux événements bien distincts, la mise à sac de l’archevêché de Paris en février 1831 et l’épidémie de *choléra morbus* qui décime la capitale en 1832.

31. Paul Lacroix, « L’archevêché et le choléra », in *Médianoches*, t. 1, Paris, Dumont, 1835, p. 36.

32. *Ibid.*

J'admirai avec quelle adresse les livres étaient tombés les uns sur les autres, de manière à se ménager mutuellement ; bien peu avaient perdu leur reliure ; presque tous en étaient quittes pour de légères écorchures ou contusions. Je les touchai en souhaitant guérir leurs blessures, et, semblable à un homme qui, après avoir cru sa fortune engloutie dans un naufrage, retrouve une partie de la cargaison des navires échouée sur le sable, je me consolai, je me réjouis, comme si le malheur eût déjà été réparé³³.

La personnification des livres, assimilés à des blessés abandonnés sur le champ de bataille, vient renforcer la dimension pathétique de la scène. En dépit, toutefois, des efforts déployés pour canaliser la furie dévastatrice des insurgés, le bibliophile Jacob doit reconnaître son échec lorsque, plongeant son regard dans le jardin depuis la fenêtre du premier étage, il voit les émeutiers déchiquter des monceaux de livres à la baïonnette. Désespéré, il tente alors de se défenestrer et ne doit son salut qu'à un gros ouvrage égaré qui, en l'assommant, l'empêche de passer à l'acte. L'effet proprement burlesque de cette chute inattendue constitue la manifestation la plus sensible d'une autodérision qui parcourt en réalité tout le passage. Au-delà, toutefois, de la dimension ludique et caricaturale du récit, il me semble qu'il se joue là quelque chose de plus profond, qui tient à la *psyché* de l'auteur et à ses hantises les plus secrètes. L'évanouissement du narrateur, consécutif à la contemplation du carnage, ne s'apparente-t-il pas à une forme de mort symbolique qui viendrait sanctionner son incapacité de protéger les livres dont il avait la responsabilité ? Cette faillite dans son *ethos* bibliophilique fait manifestement surgir chez Paul Lacroix une angoisse réelle, que la dimension parodique et burlesque de l'écriture tente peut-être, justement, de juguler.

La fiction s'apparente dès lors à un espace de projection et d'expérimentation, au sein duquel notre auteur ne cesse de se mettre à l'épreuve sous les traits de son *alter ego* afin de questionner son statut de protecteur des livres. Le personnage du bibliophile Jacob permet ainsi de cristalliser et de manifester sous une forme narrativisée ce que j'appellerais la *conscience bibliophilique* de Paul Lacroix, autrement dit la coexistence d'une conscience aiguë de la finitude et de la fragilité consubstantielles aux livres, et du désir éperdu de faire obstacle à ce dépérissement inévitable. L'entreprise est, bien entendu, vouée à l'échec, et l'exemple de « L'archevêché et le choléra » nous montre que Paul Lacroix fait preuve à cet égard d'une terrible lucidité. Les livres ne peuvent en effet jamais être sauvés, et l'immortalité dont le bibliophile voudrait se porter garant ne cesse de lui échapper, le renvoyant à l'amère contemplation de sa propre condition.

33. *Ibid.*

*

* *

En guise de conclusion, je souhaiterais revenir sur la notion de « masque », si couramment associée au bibliophile Jacob, et que j'ai moi-même convoquée dans le titre de cette étude. Il me semble en fait que ce terme doit ici être utilisé avec précaution, dans la mesure où son emploi suppose une dichotomie stricte entre ce qui relèverait d'une identité de pure façade et un sujet prétendument « authentique » qui, une fois livré à lui-même dans le secret des coulisses, mettrait bas les masques. Or, une telle approche ne me semble pas rendre compte de la principale spécificité du bibliophile Jacob, qui réside justement dans sa capacité de déjouer les frontières habituelles entre niveaux référentiel et fictionnel : mêlant allègrement biographie réelle et biographie mythifiée, ce vieillard décidément bien alerte pour ses 125 ans ne cesse de brouiller nos repères. S'il ne s'agit certes pas de minimiser la part de représentation, et même d'artifice, à l'œuvre dans la construction de cette figure éminemment publicitaire, on ferait néanmoins fausse route en y voyant une simple stratégie éditoriale. Loin de constituer un masque qui viendrait fausser les véritables traits de Paul Lacroix, le bibliophile Jacob s'apparente plutôt à la manifestation spectaculaire d'un *ethos* bibliophilique qui, loin de se traduire sous la forme exclusive de la collection, emprunte également les détours de la fiction pour explorer et interroger ses propres limites.